

# LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #04

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 11 OCTOBRE



*On ira tous au paradis...*  
AVEC JEAN-LOUP DABADIE



## En mémoire de Big Jim

Ecrivain à l'exquise sensibilité, curieux de tout et chantre de la vie sauvage, Jim Harrison est célébré à Lumière. **PAGE 03**



## Buster Keaton

Pourquoi voir et revoir ses films sans modération? **PAGE 02**

## Le Grand Chantage

Tony Curtis et Burt Lancaster mènent la ronde nocturne du cynisme. **PAGE 04**

## Wajda s'en est allé

Avec lui, disparaît un peu de la mémoire du XX<sup>e</sup> siècle **PAGE 04**

## Esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur le duo Deneuve-Lhomme. **PAGE 04**

# À la rencontre de Jean-Loup Dabadie

L'auteur d'*On ira tous au paradis* se raconte pour le festival

## PREMIERS PAS DANS LA CHANSON GRÂCE À Reggiani

Serge Reggiani, qui avait lu ma pièce, me téléphone : « Pourriez-vous m'écrire des textes de chansons ? » « Mais monsieur, je ne suis pas sûr de savoir, je ne l'ai jamais fait. » « Justement, c'est parce que vous n'en écrivez pas que je suis venu vous chercher. » Et j'écris la première chanson de ma vie : *Le Petit Garçon*. Gros succès. Après, ça s'enchaîne : Michel Polnareff, Julien Clerc, etc.

## UN TANDEM POUR LA VIE AVEC Sautet

Claude Sautet avait une grande qualité : c'était un lecteur formidable. Il lisait tous les rôles de façon magnifique. Claude lisait même les rôles de femmes avec une intensité extraordinaire. Quand on me disait, après *César et Rosalie*, « Ah oui, César c'est Sautet », je répondais : « Mais Rosalie aussi, c'est Claude ! » Quand on fabriquait l'histoire, il se mettait dans un état de ferveur, d'émotion incroyables. (...) Avec Sautet, ça nous énervait quand on nous disait qu'on avait « décrit à merveille la France de Pompidou ». Mais on n'a pas cherché à décrire la France de Pompidou ! Il me disait, notamment quand il me refusait des choses : « C'est bien, mais je ne sais pas comment je vais le faire. Je ne peux filmer que ce que je connais. » D'où les tables des déjeuners de famille, d'où les femmes qui vous poussent à vous remettre en question, d'où les copains, etc.

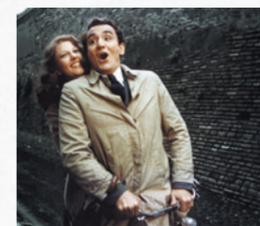


## LA MAGIE DE l'acteur

J'ai une passion pour les acteurs. Parfois, vous essayez d'écrire, vous sortez la pagaie en diamant pour arriver au bout des répliques, vous essayez de faire sortir les mots avec l'émotion ou la drôlerie recherchées. Et puis vous vous arrêtez : « Je ne peux pas faire mieux. » Des mois après, aux rushes ou en projection, vous voyez Isabelle Adjani ou Catherine Deneuve, ou Michel Piccoli, ça sort de leur bouche comme s'ils venaient d'inventer ces mots. C'est une émotion secrète et indicible.

## L'AMOUR DE la comédie italienne

Les scénaristes qui m'ont attiré vers le cinéma, ce sont les grands Italiens. Age et Scarpelli, Suso Cecchi d'Amico, Ettore Scola. Une année, ils m'ont fait la grâce de me décerner un prix, celui du meilleur auteur étranger. J'ai aimé leur fraternité incroyable, ils étaient toujours ensemble : Cecchi d'Amico était



la reine mère, elle présentait les autres : « Voici Scarpelli, notre beau ! » C'est vrai qu'il était beau mec ! Oui j'ai adoré *Nous nous sommes tant aimés*. Moi qui aime tant les sports d'équipe, je voyais que ces gens adoraient travailler ensemble. Ils me racontaient : « Quelque fois, l'un d'entre nous a une idée. Alors, on va le voir, on mange des pâtes, on se parle... » J'aurais adoré écrire en groupe, comme ça.

## LE TRAGIQUE, FACE B DE la comédie

Le romancier et scénariste Pascal Jardin, un grand ami de Claude Sautet, a dit dans une interview : « Jean-Loup, je vais vous expliquer. Les films qu'il écrit, vous les mettez dans un shaker, vous secouez ses scénarios et ses dialogues. Si vous versez d'un côté, vous avez le versant dramatique, les films de Claude Sautet. Si vous versez de l'autre côté, vous avez les comédies d'Yves Robert. » C'est très juste. Une chose à ajouter : dans la vie, le meilleur ami d'Yves Robert c'était Claude Sautet, et le meilleur ami de Claude Sautet, c'était Yves Robert...

## DONNER A VOIR... et savoir s'effacer

Je ne peux pas m'empêcher d'indiquer les choses, après les metteurs en scène en font ce qu'ils veulent. (...) Dans *Le Sauvage*, de Jean-Paul Rappeneau, il y a le « jardin merveilleux » de Montand, filmé d'ailleurs en partie aux Bahamas et en partie à Saint-Tropez, voilà les acrobaties du cinéma ! J'avais écrit une page et demi de description : la rondeur des tomates, le bruit de l'eau qui coule, etc. C'est pour l'honneur que j'écris ça, parce que quand la scène existera, qui sait à quoi ressemblera le jardin, quels légumes on aura, etc. Jean-Paul me disait : « Même si on ne filme pas ça, c'est important pour que l'équipe du film comprenne, ça les mettra dans l'ambiance... » Ça fait partie du devoir humble de l'auteur de cinéma : il n'est pas metteur en scène, mais il doit aller au plus près de l'image et du son et le cinéaste aura le dernier mot.

● MASTER CLASS • Comédie Odéon à 15h

## SEANCE

# Dabadie, un ami qui vous veut du bien



« Jean-Loup est mon meilleur ami, il n'était pas question que je me fasse désirer ! »

Des cinéphiles qui fredonnent « *Ma préférence* » « *On ira tous au paradis* », qui se plient en quatre quand Mouchy Messina (Marthe Villalonga), en bonne mère juive, engueule son fils Simon (Guy Bedos) pour sa prétendue indifférence. Pas de doute, c'est ce qu'on appelle l'effet Dabadie. Dans la salle de l'Institut Lumière, on sourit déjà à l'idée de revoir le cultissime *Un éléphant ça trompe énormément*, co-écrit par Jean-Loup Dabadie et le réalisateur Yves Robert. « J'avais adoré ce film et je suis une grande admiratrice de Guy Bedos ! », confirme Florence Foare, une habituée du festival. C'est sous les applaudissements d'une

salle comble que le couple Jean-Loup Dabadie-Guy Bedos a fait son entrée ce lundi à l'Institut Lumière. L'occasion pour le célèbre tandem de recevoir une standing ovation et de partager quelques anecdotes avec le public : « J'ai écrit le scénario comme on écrit à sa famille », confie Jean-Loup Dabadie. Avant de révéler comment le célèbre éléphant a vu le jour : « Lors d'un déjeuner avec Yves Robert, on s'est dit : pourquoi on ne ferait pas un film entre copains, entre nous ? » Jean-Loup, Guy, « Claudio » (Claude Brasseur), « Jean-Jean » (Jean Rochefort) et Victor Lanoux sont ainsi réunis : la bande d'Yves Robert est née. « On s'est trouvés ensemble comme des doigts glissés dans un gant », résume Dabadie. Pour Guy Bedos, rejoindre ce casting cinq étoiles relevait de l'évidence : « Jean-Loup est mon meilleur ami, il n'était pas question que je me fasse désirer ! » Quarante ans après la sortie du film, l'acteur n'a pas caché son émotion devant une salle conquise. Un sentiment partagé par le scénariste pour qui « le festival Lumière est une véritable merveille ! » « La merveille, c'est vous », lui a rétorqué Thierry Frémaux. On est d'accord.

## ● DEMANDEZ LE PROGRAMME :



### César et Rosalie de Claude Sautet

● Pathé Bellecour, 18h45  
en présence de Jean-Loup Dabadie

● Cinéma Rex, mercredi à 20h  
en présence de Delphine Gleize

### Le Sauvage de Jean-Paul Rappeneau

● Pathé Bellecour, samedi à 18:00  
en présence de Jean-Paul Rappeneau

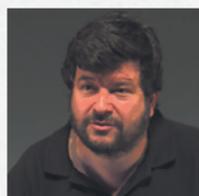
### Un éléphant ça trompe énormément d'Yves Robert

● Pathé Bellecour, 19h45  
en présence de Nicolas Seydoux,  
Jean-Loup Dabadie, Guy Bedos

● Pathé Bellecour, mercredi à 16:45

● Cinéma Le Lemen, jeudi à 20:30  
présence de Jean-Paul Rouve

## TROIS QUESTIONS À...



## Stéphane Goudet

Critique et exploitant du cinéma Le Méliès à Montreuil, auteur de *Buster Keaton* aux éditions Cahiers du cinéma

### Pourquoi faut-il voir et revoir les oeuvres de Buster Keaton sans modération ?

– Parce qu'elles sont à la fois hilarantes et admirables. Buster Keaton fait partie des cinéastes comiques les plus poétiques, les plus libérateurs et les plus inventifs sur un plan formel. C'est aussi pour cela qu'il faut de préférence les revoir en salles et si possible au milieu d'une foule composée d'adultes et d'enfants, pour que les rires s'accordent et se relaient. Une rétrospective Keaton dans un festival dynamique comme Lumière à Lyon ou récemment La Rochelle, est toujours un moment de grâce.

### Quel est votre film préféré et pourquoi ?

– Question très difficile. C'est comme demander : « Vous préférez lequel de vos enfants ? ». Mais tous ! D'autant que le génie de Keaton

a trouvé à s'exprimer aussi bien dans les courts métrages que dans les longs. Longtemps on a considéré comme secondaire la première partie de son œuvre lorsqu'il tourne aux côtés de Roscoe Arbuckle, à partir de 1917. Or cette période aussi est passionnante, dominée par la fougue et l'appétit sans mesure de son ami et mentor, qui sera brisé par de fausses accusations de viol et de meurtre dans le scandale Virginia Rappe en 1921. Si je devais donc ne retenir qu'un court et un long métrage – oui, je triche –, je citerais son premier court comme réalisateur, *La Maison démontable*, fondé sur un principe d'inversion systématique des espaces qui est d'une rigueur et d'une invention merveilleuses et *Fiancées en folle*, où la course contre le temps qui passe est prodigieusement incarnée par les secondes et les minutes qui s'égrènent comme des rochers de papier mâché s'abattant sur le héros en péril : sublime.

### Quels cinéastes a-t-il le plus influencés ?

– Il a influencé de nombreux cinéastes mais pas seulement dans le champ du burlesque. Si on cherche du côté des comiques, son fils spirituel pourrait être Pierre Etaix, notamment dans *Le Grand Amour*, qui contient une scène proche de la variation savante opérée à partir de la scène de l'église aux mariées dans *Fiancées en*

folie. Mais on trouve aussi des traces d'une influence keatonienne chez Alfred Hitchcock, notamment dans *La Mort aux trousses* ou *Les Oiseaux*, chez Orson Welles, qui présentait *Le Mécano de la général* comme le meilleur film historique sur la guerre de Sécession devant *Autant en emporte le vent*, et chez des cinéastes d'action bien plus contemporains. Car l'œuvre de Keaton, du moins ses longs métrages sont aussi marqués par son choix de marier les genres, d'hybrider le cinéma burlesque, avec une obsession pour le rythme qui en fait un modèle bien au-delà des frontières du genre.



● RETROSPECTIVE BUSTER KEATON avec le soutien de BNP Paribas

## Pour les beaux yeux de Lawrence



De *Lawrence d'Arabie*, chaque spectateur garde en tête ses propres images, sons, bouts de dialogues, séquences entières... Des parts de lui-même projetées dans ce grand ailleurs qu'est le film. A l'instar d'un désert vierge sans cesse immaculé malgré les tempêtes l'œuvre se réinvente, preuve que ce mastodonte du cinéma mondial conserve sa dimension intime et torturée. Il y a les yeux bleus presque transparents de Peter O'Toole, la silhouette miraculeusement floue d'Omar Sharif débarquant de nulle part au milieu des sables, la fougue burinée d'Anthony Quinn surjouant les chefs arabes, les teintes orangées d'un désert à peine réinventé en Technicolor et Superpanavision, la charge héroïque des milliers de bédouins sabres au clair ou encore le lyrisme assumé des cuivres déchainés de Maurice Jarre...

Plusieurs tentatives ont échoué avant d'aboutir à la présente merveille. Le cinéaste britannique David Lean avait depuis longtemps en tête la transposition bigger than life de cette gloire nationale. L'énorme succès de son *Pont de la rivière Kwai* produit par le sémillant (!) Sam Spiegel en 1957 - va ouvrir les voies du désert. Sur le papier pourtant, rien de bien croustillant à mettre sous les dents blanches du spectateur américain : des dunes à perte de vue, pas l'ombre d'un personnage féminin, des batailles à dos de chameaux et des milliers de bédouins habillés comme des sapins de Noël ! Au départ, le producteur avait vu les choses autrement. Son *Lawrence d'Arabie* aurait la force de Marlon Brando et son Shérif Ali ibn el Kharish, la beauté d'Alain Delon. Pour la musique, Spiegel contacte le prestigieux compositeur Benjamin Britten. Chacun des « vrais » interprètes du film a depuis largement contribué à perpétuer le mythe et les légendes autour d'un tournage qui aura duré un an entre la Jordanie dont David Lean tombera amoureux au point de faire durer les prises de vues, l'Espagne, le Maroc, l'Angleterre et les Etats-Unis. Anthony Quinn raconte qu'il débarqua par surprise sur le tournage déjà grimé en chef arabe au point que les figurants l'acclamèrent sur son passage et que Lean, pourtant obligé d'interrompre une prise, décida d'engager sur le champ ce grossier personnage. Omar Sharif, lui, évoque une arrivée en avion avec le cinéaste se chargeant lui-même de guider au sol l'atterrissage en plein désert. Quant à Peter O'Toole, éreinté par un film dont il est de presque de tous les plans, il aurait crié après le dernier tour de manivelle : « Ce putain de film est fini ! » L'aventure ne faisait bien sûr que commencer.

## BELLES LETTRES

# En mémoire de Big Jim

Auteur de *Dalva* ou *Légendes d'automne*, le grand romancier américain Jim Harrison, disparu le 26 mars dernier à l'âge de 78 ans, était l'ami de Lumière où il était venu à plusieurs reprises, notamment en 2010, pour présenter le documentaire *The practice of the wild*, reprogrammé cette année. Le festival célèbre son oeuvre, pour retrouver avec plaisir cet écrivain à l'exquise sensibilité, curieux de tout et chantre de la vie sauvage.

C'est une longue causerie entre amis, ponctuée de gueuletons pantagruéliques, comme il les aimait. Poète, bouddhiste et militant pacifiste, l'un remporta le prix Pulitzer en 1975 et fut une figure de la beat generation au côté de Jack Kerouac ou Allen Ginsberg. L'autre est un écrivain culte, auteur de romans picaresques qui célèbrent la nature indomptable, le sexe, la sagesse du peuple indien, les sentiments et la ripaille. Dans *The practice of the wild*, Gary Snyder et Jim Harrison discutent paisiblement, assis sous un arbre, marchant dans la nature, après un bon dîner entre amis. Ecologistes avant l'heure, tous deux partagent le même respect du milieu naturel, des populations indigènes, des plantes et des animaux - « nos frères », dit Harrison, dont « nos contemporains ont oublié à quel point nous sommes proches ». Tous deux prônent un rapport direct au monde sauvage, théorisé par Gary Snyder dans un essai, *La Pratique sauvage*, qui donne son titre au documentaire. Dans le film, Jim Harrison interroge son ami sur ses voyages au Japon et en Inde, son apprentissage de la philosophie bouddhiste, son compagnonnage avec Allen Ginsberg mais aussi, avec pudeur, sur les joies et les peines de son existence. Il ponctue ses propos d'observations bienveillantes, empreintes de douceur, et de traits d'humour. Filmées sur la côte californienne, les images d'une nature grandiose, intacte, et des entretiens avec des personnalités de la beat generation émaillent cette randonnée philosophique. Un passionnant échange entre deux intellectuels américains, qui interroge l'histoire sociale, la spiritualité et l'écologie. Tourné seize ans plus tôt, le deuxième documentaire projeté cette année, *Entre chien et loup* offre un portrait de « Big Jim », filmé dans son cher Michigan dans quelques-unes de ses activités favorites : boire et pêcher en compagnie d'amis, préparer en fin gourmet, des recettes dont il a le secret. Connus pour régaler ses amis de ragoûts d'ours et de cailles fourrées au ris de veau, Harrison aime aussi, comme les héros de ses romans, s'enfoncer dans les bois pour d'interminables promenades solitaires. Tour à tour expansif et secret, sociable et solitaire, « chien » puis « loup », l'écrivain est intarissable sur son amour de la nature et sur les Indiens. Le portrait d'un homme « plus grand que nature », aussi imprévisible et fascinant que les personnages de ses romans.



## À VOIX HAUTE



### Légendes d'automne, lu par Niels Schneider

C'est parce qu'il a vu un documentaire sur Jim Harrison, que le comédien canadien Niels Schneider a décidé de célébrer l'écrivain américain disparu cette année, au festival Lumière. Son hommage ? Une lecture. Un extrait d'un recueil de nouvelles de Harrison « *Légendes d'automne* ». « J'aime faire des lectures à hautes voix, car ce sont des

lectures en profondeur, un partage, une communion avec le public présent dans une salle. Le spectateur n'est que dans l'écoute. Lire à voix haute, c'est aussi prendre la mesure et transmettre la musicalité d'un auteur, même s'il s'agit, comme c'est le cas ici, d'une traduction. On entre dans tout un univers personnel, artistique. »

Niels Schneider a déjà pratiqué l'exercice de la lecture à haute voix avec le roman *Jules et Jim* de Henri-Pierre Roché, adapté au cinéma par François Truffaut. De même, *Légendes d'automne* a été également adapté par Edward Zwick en 1995. Ce film-fleuve projeté pendant le festival, Schneider l'a découvert vers l'âge de douze ans, alors qu'il vivait au Canada. « Ce film passait très très souvent à la télévision. Je me rappelle que ma grand-mère l'adorait. Ça me touche. Je me souviens notamment de la coiffure romanesque de Brad Pitt, mais aussi de la couleur très spectaculaire du film, une couleur de feuille d'érable tombée de l'arbre, entre le doré et l'orangé ».

Entre le livre et son adaptation cinématographique, il y a encore et toujours Harrison, personnalité incroyable sur laquelle Niels Schneider revient : « Harrison donnait l'impression de rechercher l'âpreté, l'aspérité où qu'elle se trouve, comme quelque chose de naturel pour lui, la seule chose réelle ou valable. Il vivait dans sa campagne américaine, il ne sortait que rarement de chez lui. Tout semblait inscrit sur son visage totalement spectaculaire, entre une rudesse marquante et une extrême culture. Il portait en lui une droiture artistique totale, doublé d'une énergie particulière, quelque chose d'animal. » C'est pour cela qu'il faut lire, entrer dans l'univers Harrison ? « Oui, c'est pour ça que je suis heureux de faire cette lecture d'un extrait de *Légendes d'automne* ».

« Un film à la couleur très spectaculaire, entre le doré et l'orangé »

## VU PAR

### Plus grand que nature

Jim Harrison vu par son traducteur et ami Brice Matthieussent



#### UN ÉCRIVAIN

« de la métamorphose »...

« Ce qui l'intéresse c'est la possibilité, en chacun de nous, de pouvoir mener une vie plus large, plus riche, en changeant de mode de vie, de profession, en renonçant à l'alcool, en marchant, en s'intéressant à des activités artistiques... ou tout simplement en suivant une luciole dans un buisson, comme dans sa nouvelle *La femme aux lucioles*. Il écrit sur la possibilité de mener une existence plus digne de ce nom que celle qui nous est imposée de l'extérieur - c'est le thème récurrent de son oeuvre. Ce sont des choix politiques : il s'agit d'aller contre tout ce qu'on cherche à imposer à l'individu, dans le mode de vie américain. C'est faire primer une certaine qualité de vie sur l'abondance de richesse matérielle, préférer la richesse des rencontres à celle du compte en banque »

... de la puissance visuelle

« Il y a beaucoup de choses extrêmement visuelles dans son écriture, liées aux paysages américains des grandes plaines, ceux du Michigan, du Montana où il a vécu jusqu'à la fin de ses jours, de l'Arizona. Deux de ses nouvelles ont été portées à l'écran, *Revenge*, par Tony Scott et une nouvelle de *Légendes d'automne*, par Edward Zwick, mais curieusement il n'y a pas eu d'autre adaptation de ses oeuvres au cinéma. Un grand nombre d'autres projets ne se sont jamais concrétisés, bien qu'il ait beaucoup vécu, à ses débuts, de la vente des droits de ses livres à Hollywood ».

autant inspiré par les grands espaces, que les « trous de sommeil »

« La critique en France l'a baptisé « l'écrivain des grands espaces », c'est un cliché attaché à ses basques et dont il ne se défera jamais... alors qu'en fait il est aussi l'apôtre des espaces confinés, les caves, les greniers, les formes de la nature où il aimait se réfugier, comme les souches et les « trous de sommeil », « sleepy hollow » en anglais ».

... et un Lyonnais de cœur !

« Il était très heureux d'aller dans les petits restaurants lyonnais, et toujours curieux de rencontrer de nouvelles personnes. Il adorait se promener en France, découvrir la richesse gastronomique des vins, de la cuisine. Il était très content d'avoir rencontré Thierry Frémaux, et la France était sa deuxième patrie. Ce qui m'a beaucoup touché après sa disparition, c'est le nombre d'hommages qui ont eu lieu pour se remémorer cette grande oeuvre et ce personnage hors du commun. J'ai reçu beaucoup de mails, de coups de fil, qui m'ont beaucoup ému. C'était quelqu'un qui comptait pour beaucoup de gens, un homme plus grand que nature, plus généreux que la plupart des gens, et toujours à l'écoute des autres ».

## À TABLE



La Brasserie des Lumières du Parc OL offre un cocktail pour l'achat d'un menu du jour.

Grand café des  
Négociants

Le Café des négociants offre aux accrédités 20% de réduction sur toute la carte et accueille l'émission quotidienne de Radio Lumière : *L'appétit vient en parlant* de 12h à 13h



#### PROGRAMME

##### FILMS

**Légendes d'automne** d'Edward Zwick

- Décines à 20h15
- Pathé Bellecour, mercredi à 19h30
- Comœdia, samedi à 10h30

**Wolf** de Mike Nichols

- CNP Bellecour, vendredi à 19h45

##### MASTER CLASS

**Souvenirs de Jim Harrison**

- Villa Lumière, mercredi à 11h30

##### SÉANCE HOMMAGE

En présence de l'écrivain américain Peter Lewis, du critique, animateur et producteur François Busnel (La Grande Librairie, France 5), de l'éditeur Dominique Bourgois, et de son traducteur Brice Matthieussent.

Extraits, premières images du film de François Busnel, et projection de *Jim Harrison, entre chien et loup* de Georges Luneau et Brice Matthieussent

- Institut Lumière, 19h

## Un jour, un bénévole



Jane Birkin, Faye Dunaway, Michel Legrand, Laurent Gerra : sur la banquette de sa Berline, les artistes ont défilé. Depuis cinq ans, Yann Enu, 59 ans, est chauffeur bénévole au festival Lumière. Au volant de sa berline de la marque au losange, il transporte chaque jour de nombreux invités. Incollable sur les adresses de tous les cinémas, ce Lyonnais est un as du volant : « en cinq ans, je n'ai jamais utilisé mon GPS ! » Pas étonnant pour celui qui a été chauffeur bénévole pour les championnats du monde d'athlétisme handisport et bien d'autres événements. Ce passionné de cyclisme est aussi un bénévole assidu pour la célèbre « SaintÉlyon » et la « Lyon Free VTT ». Mais ce cinéophile, technicien informatique le jour, ne boude pas son plaisir au festival Lumière : « c'est très intéressant d'être bénévole ici, on rencontre plein de gens, dont les artistes et puis l'ambiance est super ! » Après cinq années de service, Yann Enu garde un souvenir impérissable de certains invités : « le moment le plus mémorable, c'était quand j'ai emmené le réalisateur de Timbuktu, Abderrahmane Sissako, au Pathé Bellecour : les gens se sont précipités sur la voiture, c'était difficile d'ouvrir les portes, je n'avais jamais vécu ça avant ! ».

TANDEM

## L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.



Lucile, cheveux aux vents, dans une décapotable, avec son amant. Elle lève la main, doucement, juste pour sentir le vent sur son poignet, éprouver l'air de la nuit chaude. Une image du bonheur... Lucile, derrière un autre pare-brise, balayé par les essuie-glaces, sa voix, en off, qui balance entre deux amours. La tête qui dodeline, une image du doute... Lucile, enfin, qui grimpe quatre à quatre l'escalier de bois pour rejoindre son amant, frappe à la porte sous les combles, pas de réponse. Une image de l'inquiétude...

Trois fois Catherine Deneuve, sublimée par la photo de Pierre Lhomme. Il faudrait écrire dix fois Catherine Deneuve, cent fois Catherine Deneuve, de tous les plans ou presque dans *La Chamade*, d'Alain Cavalier (1968). Le chef-opérateur l'a déjà filmée dans *La Vie de château* (1966), de son ami Jean-Paul Rappeneau. Et il la retrouvera, en 1972, dans une autre comédie-tornade du même Rappeneau, *Le Sauvage* - et la reine Catherine y sera elle-même, un peu, une sauvageonne.

Dans *La Chamade*, voici la star cadrée, éclairée, scrutée, comme jadis on filmait Garbo ou Dietrich. Sauf que sa beauté est naturelle, sans les artifices des lumières de studio. Pierre Lhomme relève avec brio un drôle de défi : illuminer un adultère presque banal dans un univers d'élégance et de grand luxe, quasiment défendre une apologie de l'oisiveté. Presque indécent, alors qu'on est en plein sillage de mai 68, dans une atmosphère d'abolition des privilèges...

Mais la grâce est plus forte que tout : Lhomme et Deneuve (et Cavalier !) font du roman de Sagan - boudé par la critique à sa parution, en 1965 - une miniature classique, une moderne princesse de Clèves. Le chef-op a transformé la star en pure incarnation de l'amour. Catherine Deneuve a-t-elle jamais été aussi belle ?

SORTIE DVD



## Jeu de dupes

*Le grand chantage*, le titre français ne pourrait être plus parlant : ce ping-pong de dialogues crapuleux tient et tend le spectateur sans une once de répit, sur fond de nuit new-yorkaise. Dans un décor sombre des années 1950, magnifié par le chef-opérateur hollywoodien James Wong Howe et par la musique d'Elmer Bernstein, Tony Curtis et Burt Lancaster mènent la ronde du cynisme. L'un joue le rôle de l'agent de presse crapuleux, l'autre est le chroniqueur le plus puissant de la ville. Ils sont liés par un contrat personnel et inachevé.

Ce film noir d'Alexander Mackendrick fut un échec à sa sortie en 1957. Aujourd'hui presque culte, adoré par Martin Scorsese, il fait l'objet d'un livre de plus de 200 pages, richement illustré et signé du critique et auteur Philippe Garnier. Adaptation d'un « biscuit trempé à l'arsenic écrit par Ernest Lehman, scénariste de *La Mort aux trousses*, *West Side Story*... », le film dresse le « portrait accablant » du monde cruel des chroniqueurs et attachés de presse de l'époque.

Aucun tacle n'est épargné, toutes les humiliations sont bonnes à prendre. Et l'agent de presse sans scrupules campé par le jeune Tony Curtis excelle à ce jeu-là. « *Je ne suis pas un petit joueur, je joue dans la cour des grands* » déclare-t-il à qui veut l'entendre. Sidney di Falco hante les cabines téléphoniques de la ville pour négocier son salut auprès de J.J. Hunsecker, chroniqueur tout-puissant. Et Burt Lancaster incarne à la perfection ce journaliste glacial, qui ne pardonnera jamais à di Falco d'avoir failli à son contrat.

Fort du succès de *Tant qu'il y aura des Hommes* (1953), Lancaster, aussi producteur du film, est au sommet de sa carrière. On murmure que les coulisses de la production et du tournage furent largement à la hauteur des intrigues de l'œuvre qu'il sert. Un détail savoureux.

« Je ne suis pas un petit joueur, je joue dans la cour des grands »

- **Le Grand Chantage** d'Alexander Mackendrick  
• La Fourmi, 20h30 (en présence d'Alice Belaidi)
- **1 Blu-ray + 2 DVD** (le film + un documentaire sur Alexander Mackendrick).  
Sortie le 30 novembre

ENFANT DE L'HISTOIRE

## Wajda s'en est allé



Pour comprendre l'impact d'Andrzej Wajda, décédé dimanche à 90 ans, sur le cinéma mondial, il faut se rappeler comment *L'Homme de fer*, « film-surprise » du Festival de Cannes 1981, est arrivé clandestinement à Cannes, déjouant les pièges de la censure, pour finalement remporter la Palme d'or. Le syndicat Solidarité défiait la Pologne de Jaruzelski qui, bientôt, allait décréter l'état d'urgence... Un cinéaste défiait le pouvoir communiste. A 55 ans, Wajda était alors le plus grand réalisateur polonais - Polanski et Skolimowski avaient choisi l'exil. C'était un enfant de l'Histoire. Résistant à 16 ans, orphelin d'un père tué par la police soviétique à Katyn - massacre auquel il consacra un film en 2007. Formé à la célèbre école de Lodz, révélé par la chronique d'un après-guerre fratricide, *Cendres et diamant* (1958), il sera en une cinquantaine réalisations, un chroniqueur élégiaque (*Le Bois de bouleaux*, 1970, *Les Demoiselles de Wilko*, 1979), un filmeur-caméra au poing de son pays en colère (de *L'Homme de marbre*, 1977 à *L'Homme du peuple*, 2013, sur Lech Walesa), etc. C'est pendant la dictature de Jaruzelski qu'il signe son film le plus célèbre en France : *Danton* (1983), avec Gérard Depardieu, récit d'une révolution qui finit par dévorer ses propres enfants. Ces excès, cette violence, Wajda les avait connus dans sa propre vie. Avec lui, disparaît un peu de la mémoire du XX<sup>e</sup> siècle.

## AU PROGRAMME MERCREDI



**Lucky Jo** de Michel Deville  
En présence de Jean-Paul Salomé et Bertrand Tavernier  
Comoedia, 16h45



**Les Visiteurs du soir** de Marcel Carné  
En présence de Pascal Thomas  
• Ciné Mourguet, 20h30



**Frankenstein** de James Whale  
En présence d'Aurélien Ferenczi  
• UGC Confluence, 20h30



**Le Mécano de la «General»**  
de Buster Keaton et Clyde Bruckman  
CINÉ-CONCERT en présence de Benoît Heimermann  
• Iris, 20h30



**Love 3D** de Gaspar Noé  
En présence de Gaspar Noé  
• Pathe Bellecour, 22h

DANS UN MONDE QUI CHANGE,  
REVIVRE LES GRANDS CLASSIQUES  
DU CINÉMA DEVIENT POSSIBLE



BNP PARIBAS PARTENAIRE DE LUMIÈRE 2016  
Vivez ou revivez des grands moments de cinéma grâce au festival Lumière 2016 dont BNP Paribas est partenaire pour la 8<sup>ème</sup> année consécutive.



La banque d'un monde qui change

PROGRAMME DU SOIR

## NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

MARDI 11 OCTOBRE

NUIT 5 :  
MR APÉRITIVO  
ET MR DAY

Plus d'informations sur [f](#) NUIITS LUMIÈRE

Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été  
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux  
Contributions : Virginie Apiou (Niels Schneider),  
Laura Lépine (Un jour, un bénévole; Dabadie, un ami qui vous veut du bien)  
Adrien Dufourquet (L'esprit d'équipe; Wajda), Charlotte Pavard (Jeu de Dupes)  
Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive)  
Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)